

faite à ces sons nouveaux, il ne comprenait que difficilement. Il ne vint pas de sauvages au Fort, sans qu'il ne leur prêchât le Dieu Créateur et Sauveur. « J'avais, dit-il, un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont écouté volontiers : ils ont du moins compris que je venais à autre fin que les autres Français. Je leur ai dit que j'irais dans leur pays pour leur faire connaître le Dieu que j'adorais : ils en ont été bien aises, et m'y ont invité. »

Il vint en traite, dans le courant de l'été, plus de trois cents canots, appartenant à sept ou huit nations différentes. Les plus éloignés et les plus nombreux étaient les *Assiniboëls* et les *Kriqs*, ou autrement dits les *Kiristinons*. Vous reconnaissez facilement dans ces dénominations les *Cris* du Père Lacombe et les *Assiniboïnes* qui ont laissé leur nom à un des principaux affluents de la rivière Rouge. La langue des *Kriqs* était algonquienne, celle des *Assiniboëls* siouxe. Ces derniers auraient même été une tribu des *Sioux*, qui se serait séparée de la nation principale, et lui aurait fait, depuis, continuellement la guerre. Les *Kriqs* et les *Assiniboëls* étaient alliés, ils avaient les mêmes amis et les mêmes ennemis. Les *Kriqs* étaient plus nombreux, et leur pays plus vaste. La rivière Bourbon va jusqu'à la *lac des Kriqs*, aujourd'hui la *Winnipeg*. Il fallait de la Baie pour s'y rendre, vingt ou vingt-cinq jours ; trente ou trente-cinq pour aller jusque chez les *Assiniboëls*.

N'est-il pas admirable de voir que, dès les premiers temps de la colonie, les missionnaires connaissaient les peuples et les pays les plus reculés de la Nouvelle-France ?

Je continue à glaner et à condenser, de la relation du P. Marest, d'autres détails tout à fait piquants d'intérêt.

Ces sauvages étaient bien faits, grands, robustes, alertes, endurcis au froid et à la fatigue. Les *Assiniboëls* avaient les membres tatoués, bariolés de figures de serpents, d'oiseaux, de canots, et que sais-je ? Ils étaient calmes et paraissaient avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* étaient plus vifs, toujours dansant ou chantant.

« On compare, dit le Père, les *Assiniboëls* aux Flamands et les *Kriqs* aux Gascons : leurs humeurs ont, en effet, du rapport avec celles de ces deux nations. »

Les uns et les autres étaient braves et aimaient la guerre. Ils étaient errants et vagabonds, vivant de leur chasse et de leur pêche. L'été, cependant ils s'assemblaient, pour deux ou trois mois, sur le bord des lacs ; puis, à l'automne, ils allaient amasser de la folle avoine. Depuis deux siècles, ces vieilles coutumes des *Kriqs* n'ont guère changé, et les Pères Oblats les ont trouvés ce que les avaient laissés les Pères Jésuites.

Ceux qui habitaient dans le voisinage du Fort, étaient moins intéressants : lâches, timides, fainéants, grossiers et tout à fait vicieux. Est-ce que le voisinage des blancs les avait déjà détériorés ? Ils couraient continuellement dans les bois, sans s'arrêter, ni l'hiver ni l'été ; seulement, en l'endroit où ils faisaient bonne chasse, ils cabanaient et vivaient dans l'abondance, jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus rien à manger. Puis ils passaient trois ou quatre jours sans prendre de nourriture, faute de prévoyance. Du reste, il en est encore ainsi. Pour ce qui est de leur religion, tout ce que le Père en put saisir, c'est qu'ils étaient puissants jongleurs. Ils avaient en grand honneur l'usage du calumet, faisant fumer le soleil, les personnes absentes, la mer, le fort, le vaisseau. Ils pratiquaient la polygamie. Enfin ils lui parurent superstitieux, débauchés et très éloignés des idées du christianisme.

J. B. Poulet

(A suivre)

Quand une alliance n'est pas fondée sur une confiance mutuelle, c'est une chaîne pesante qui ne peut tarder à se rompre. — DUC DE BROGLIE.

Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. — JOSEPH DE MAISTRE.

MA MÈRE

La mort, ce bourreau sans pitié,
Vient de lever sa main fatale. . .
Et ma mère dort sous la dalle
Que le croyant foule du pied.

Elle sommeille sous le dôme
De l'église qu'elle aimait tant ;
Et, par les grilles, en chantant,
Le vent lui souffle son arôme.

La foule ne peut l'oublier,
Car sur les tombes désolées,
Sans couronnes, sans mausolées,
On la vit si souvent prier.

Loin des clameurs, loin des voix fausses,
Son front serein repose en paix :
Rien ne l'éveillera jamais
Dans la nuit profonde des fosses.

Le grand ouvrier avait fait
Cette femme vraiment divine
De son argile la plus fine,
De ce qu'il a de plus parfait.

La pudeur, mystérieux voile,
L'enveloppait de ses rayons.
On eût dit que les pas-ions
N'osaient approcher cette étoile.

Son esprit, que l'art enivrait,
Sur les cimes ouvrant ses ailes,
Jetait de vives étincelles.
L'admiration l'entourait.

La bonté nimbait sa figure.
Les petits enfants l'adoraient,
Car ses mains constamment s'ouvraient
Sur leur tête candide et pure.

Elle était toute charité. . .
Elle avait connu la richesse,
Et bien longtemps avec largesse
Elle accueillait la pauvreté.

Mais l'infortune ouvrit son gouffre. . .
Dès lors son regret le plus noir
Était, hélas ! de ne pouvoir
Donner à tout être qui souffre.

Elle donnait pourtant encore ;
Et, lorsque sa bourse était vide,
Au pauvre mendiant livide
Ouvrait de son cœur le trésor.

Elle était l'ange qui console,
Qui verse aux âmes son parfum ;
Et rendit l'espoir à plus d'un,
Avec une simple parole.

Elle a laissé sur chaque seuil
Une lueur toute céleste.
Elle est partie, et moi je reste,
Je reste plongé dans le deuil.

Et dans cette vie éphémère
Où mon pied saigne à chaque pas,
Pour guide je n'ai plus, hélas !
Que le souvenir de ma mère ;

Mais sa mémoire est mon appui ;
C'est un baume pour ma tristesse,
Une lumière qui sans cesse
Eclaire ma route aujourd'hui !

W. Chapman

LES FEMMES

La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux.

En amour, rien n'est si commun à une femme que de ne vouloir qu'une autre profite de ce qu'elle refuse elle-même.

Je ne veux pas dire que les femmes, comme la Martine de Molière, aiment à être battues ; mais elles se soucient peu qu'on les batte, pourvu qu'on les aime. — ST-MARC DE GIRARDIN.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

DÉVORE PAR LES REQUINS

La terreur des courriers de la poste sur la côte sud-est de la Floride est le passage d'Hillsboro et de New River, passage qui est effectué dans de petites embarcations. Là les eaux noires de l'Everglades se versent dans l'Atlantique avec une rapidité extrême pendant cette saison et pour peu que la mer soit agitée, la rencontre des courants produit une véritable tempête. Ces rivières sont remplies de requins de la plus grande voracité.

James E. Hamilton, courrier de la poste de Miami à Lake Worth, jeune homme de taille athlétique, transportait le sac de dépêches sur ses épaules, en marchant soixante dix milles sur la rive. Il quitta Lake Worth mardi matin et devait arriver à Refuge Station, à vingt-cinq milles pendant l'après-midi.



Pendant la soirée, un pêcheur nommé Waring arriva à la station et raconta l'horrible mort d'Hamilton. Waring se trouvait à environ un demi mille du cours d'eau Hillsboro quand il vit Hamilton se disposant à traverser dans son bateau. Il remarqua que les requins se trouvaient en plus grand nombre que d'habitude et quand il arriva au milieu un requin mordit le bord de la chaloupe.

Hamilton frappa les féroces animaux mais rien ne put les faire fuir. Les deux rames furent brisées, les requins se battaient entre eux et l'eau était rougie de leur sang. Le bateau commença à vaciller et les requins, sentant leur proie, redoublèrent leurs efforts.

Hamilton semblait pétrifié et un des requins mordant de nouveaux la chaloupe le précipita à l'eau.

Un cri d'agonie se fit entendre, mais le pauvre courrier était mis en pièces avant que le spectateur ait pu se rendre compte de l'horreur de cette aventure.

NOS GRAVURES

L'attention se portant en ce moment sur l'Europe, nous croyons faire plaisir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en publiant les gravures que vous voyez aujourd'hui.

M. Grévy, président de la République, aura peut-être donné sa démission au moment où ces lignes paraîtront.

L'empereur d'Allemagne et son fils, le prince héritier, sont sur le point de mourir, et leur disparition aura sans doute une grande influence sur la situation politique de l'Europe.

Dans le fond du tableau, l'on voit le prince de Bismarck et Von Moltke.